

ESSAI

Les paradoxes de la mondialisation

Aux antipodes des thèses manichéennes, l'ouvrage de Zaki Laïdi met en lumière les contradictions d'un phénomène moins uniforme qu'il n'y paraît

Dans l'océan de livres consacrés à la mondialisation, celui de Zaki Laïdi attire l'attention. Son ouvrage a le mérite de mettre l'accent sur l'ambivalence fondamentale d'un phénomène trop souvent traité par des jugements à l'emporte-pièce. Aux baladins de la mondialisation heureuse répondent alors les imprécateurs de l'horreur globalisée. Au contraire, le tableau brossé par le chercheur au Centre d'études et de recherches internationales joue sur de forts contrastes de perspectives.

La mondialisation est-elle véritablement un phénomène nouveau ? D'aucuns le contestent, en rappelant l'intensification des relations économiques au XIX^e siècle. Laïdi rétorque que la mondialisation actuelle est sans précédent par son ampleur en termes de production échangeable. Elle est aussi et surtout qualitativement bien plus profonde que la précédente par la mise en concurrence de l'ensemble des systèmes sociaux de la planète. Pour autant, l'auteur concède que « la mondialisation est autant un imaginaire qu'une réalité tangible ». Elle a alors partie liée avec la « peur panique d'une uniformisation massive » et le caractère anxiogène d'un univers d'insécurité généralisée.

Autre thème : l'ambivalence des rapports entre l'Etat et la mondialisation. D'un côté, les souverainetés classiques sont

mal en point. Mais si le « marché autorégulateur » entend « déclasser » l'Etat en le cantonnant à de strictes fonctions régaliennes, il n'a nullement pour objectif de le détruire. Mieux, les Etats sont de plus en plus impliqués dans les logiques marchandes à l'œuvre à travers le globe.

La question décisive de l'impact de la mondialisation sur les inégalités dans le monde est également justifiable, selon l'auteur, d'un jugement balancé. Il reconnaît que sa dynamique défavorise les travailleurs les moins qualifiés, dans le Sud comme dans le Nord d'ailleurs. La maîtrise par les pays riches de la chaîne mondiale de production est également porteuse d'un élargissement du fossé qui les sépare des déshérités de la planète. Mais ces effets ne sont pas mécaniques. Selon Laïdi, la mondialisation creuse les inégalités là où les systèmes sociaux en place sont eux-mêmes inégalitaires. Une situation, hélas, fréquente.

Le mouvement altermon-

dialiste est, lui aussi, soumis à de fortes contradictions. La logique voudrait qu'il accouche d'une sorte de syndicalisme planétaire apte à réorienter la mondialisation. Pour l'heure, il reste cependant menacé par ce que l'auteur appelle une « surenchère agrégative des particularismes ». Il est d'autant plus exposé aux tentations du radicalisme verbal que le ressort de cette contestation est plus idéologique que social.

La préservation des biens

collectifs permet, enfin, à Laïdi de manier les paradoxes. D'un côté, il dénonce une privatisation des savoirs au profit des nantis de la planète. De l'autre, il en appelle au marché pour protéger plus efficacement l'environnement, par exemple au moyen de « permis de polluer ». L'auteur a beau assurer que la mondialisation « ne fait guère système », le marché semble bien en constituer l'armature. ●

Eric Dupin

La Grande Perturbation, par Zaki Laïdi. Flammarion, 473 p., 21 €.